

## Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 31 juillet 1896

---

**Discours prononcé par M. Ferdinand PECHOUTRE,  
Professeur de Sciences naturelles**

---

### **Hommage à Pasteur**

*« En fait de bien à répandre, le devoir ne cesse que là où le pouvoir manque » L. Pasteur*

Monsieur le Président,  
Messieurs,

En rendant hommage à son tour à la mémoire de Pasteur, le lycée Buffon prétend s'acquitter d'un pieux devoir à l'égard de l'admirable savant qui passa non loin d'ici les dernières années de sa belle et laborieuse existence, et donner à son souvenir un modeste témoignage de gratitude qui tirera toute sa valeur de l'intimité même de cette cérémonie scolaire et de la sincérité de notre émotion à tous. Et d'abord, la présence, au milieu de nous, de l'élève affectionné, du collaborateur éminent qui a recueilli la succession du maître, est pour notre maison un honneur, une marque de sollicitude dont nous sentons vivement le prix. Que Monsieur le Professeur Duclaux veuille nous accueillir ici l'expression de notre profonde reconnaissance. Aussi bien, mes chers amis, si le discours traditionnel est, pour ceux qui demain feront leurs premiers pas dans la vie, le dernier adieu – accompagné d'un discret conseil – des hommes qui ont veillé à leur instruction et se sont réjouis de leurs progrès, je ne connais pas, pour ma part, nulle leçon de Morale plus noble et plus touchante que la vie de ce sage, consacrée tout entière au culte de la Science, du Pays et de l'Humanité ; je ne sais pas de plus ferme encouragement que l'histoire de ses découvertes, dont l'auteur s'élève par degrés au faite des honneurs, par la puissance de son travail, plus encore peut-être que par la hauteur de son génie.

Louis Pasteur est né à Dôle, dans une modeste maison de tanneur, le 27 décembre 1822 ; mais sa cité d'adoption fut la petite ville d'Arbois où il passa toute sa jeunesse ; Arbois restera toujours pour lui le pays aimé où l'on va chercher le repos qui répare les plus rudes fatigues ou le silence qui calme les grandes afflictions. Ses parents qui, dans la situation la plus humble, avaient la conception la plus élevée du devoir, lui enseignèrent de bonne heure les solides vertus et nobles sentiments. « Nous en ferons un homme qui aura de l'instruction, disaient-ils avec un mélange d'orgueil et de tendresse. »

Il entra de bonne heure au collège d'Arbois ; si l'on en croit des pages charmantes écrites par la piété filiale (1), Pasteur ne se révéla point, dès l'abord, comme le modèle des écoliers : il ne

(1) *M. Pasteur. Histoire d'un savant, par un ignorant. Paris, Hetzel, 1883*

prenait pas toujours pour se rendre au collège ou pur rentrer à la maison paternelle, le chemin le plus court. Les parties de pêche faites en compagnie de bons et insoucians camarades avaient pour lui tant d'attrait qu'il les renouvela peut-être un peu trop souvent. Souvent aussi, il n'hésita pas à fermer grammaire et dictionnaire à l'heure du travail, afin de s'échapper pour dessiner, non sans un talent précoce, quelque portrait de parent ou d'ami. S'il en est parmi vous, mes amis, qui aient sur la conscience quelque peccadille comme celle-là, qu'ils se rassurent : ils ont un illustre devancier ! Et que leurs mères inquiètes ne s'interdisent pas les rêves d'avenir ; les enfants changent aisément de façons et d'allures ; il suffit, pour cela, qu'ils le veuillent. Pasteur le voulut : vers l'âge de treize ans, il se produit dans son esprit une transformation soudaine ; il se rend compte des lourds sacrifices que son éducation impose à son père, et il se met au travail avec cette ténacité qui devait être un des traits caractéristiques de son génie. Son père bornait son rêve à le voir un jour professeur au collège d'Arbois ; mais Pasteur a plus d'ambition. Sa curiosité déjà mise en éveil est avide d'aborder les problèmes élevés de la Science et d'entrer en commerce avec des maîtres érudits et fameux, et il dirige ses efforts vers l'Ecole Normale où il entre en 1843. Là, il se livre avec toute l'ardeur de ses vingt ans à l'étude de la Chimie enseignée à la Sorbonne par Dumas, à l'Ecole Normale par Balard ; et, dans le studieux silence des bibliothèques et des laboratoires, il orne son esprit en même temps qu'il acquiert peu à peu ces qualités de méthode et d'observation qui doivent marquer chacun de ses travaux. Agrégé des Sciences physiques en 1848, il demeure auprès de Balard comme agrégé préparateur et commence aussitôt l'immortelle série de ses découvertes. Successivement professeur de Physique au lycée de Dijon, professeur de Chimie à la Faculté des Sciences de Strasbourg, doyen, à trente ans, de la Faculté des Sciences de Lille, il rentra à Paris en 1857, comme directeur des Etudes scientifiques à l'Ecole Normale supérieure, déjà connu par d'importants travaux où éclate son originale et heureuse sagacité.

Le génie de Pasteur est si complexe et si merveilleux qu'il est bien difficile d'en saisir la faculté dominante. Spéculateur sublime, il entrevoit subitement les grandes lois de la nature et s'élançait à leur recherche sur la foi d'une idée ; observateur adroit et défiant, expérimentateur habile et impitoyable, il soumet à l'expérience l'idée lumineuse qui lui a traversé l'esprit, et ne se déclare convaincu que devant le témoignage des faits qui la contrôlent, la justifient ou la réfutent ; législateur ingénieux et pénétrant, il classe les faits recueillis, en assigne les rapports, en détermine les lois et crée de toutes pièces une Science nouvelle si riche de résultats qu'on se demande si vraiment elle est le fruit des veilles d'un seul homme ; une Science si bien munie qu'elle triomphe des pires fléaux de l'humanité, si féconde qu'elle s'est étendue à toutes les branches du savoir humain et a marqué de son empreinte notre civilisation même.

Cette magnifique évolution scientifique eut pour point de départ des travaux de chimie et d'optique moléculaire où il déploya une maîtrise telle que ses découvertes se classent parmi les acquisitions les plus incontestées de la Science. Mais Pasteur se contentait rarement de la démonstration d'un fait unique ou de l'établissement d'une loi particulière ; l'imagination du penseur dépassait toujours les affirmations du savant, et c'est par un enchaînement rigoureux des idées que ce chimiste qui, à l'âge de vingt-cinq ans, venait d'édifier cette remarquable théorie de la dissymétrie moléculaire allait devenir un physiologiste dont les doctrines étaient destinées à introduire dans les sciences biologiques la plus étonnante révolution qu'ait enregistrée l'histoire. C'est, en effet, en continuant ses travaux sur la dissymétrie moléculaire, en recherchant si cette dissymétrie n'intervient pas dans les phénomènes d'ordre biologique que Pasteur est amené à s'attaquer au grand problème de la fermentation. A tous les âges de la Science, les plus grands esprits avaient essayé de pénétrer ce phénomène profond qui, par

la destruction méthodique et régulière de tout ce qui a vécu, rend à l'air et au sol les dépouilles des êtres vivants et fait de ces dépouilles des réserves de force et d'énergie pour ce qui va naître et pour ce qui va vivre. A ce moment les théories de Liebig et de Berzélius se partageaient les suffrages des savants et considéraient la fermentation comme une altération de substances azotées survenue au contact de l'air ou un mouvement communiqué à la matière fermentescible par le ferment, substance inerte et douée d'une force mystérieuse. Pasteur, qui avait l'horreur des causes occultes aborde résolument cet obscur problème et par de patients et laborieux efforts il finit par y projeter une lumière éclatante. Il fait revivre une hypothèse déjà timidement émise par Cagniard-Latour et démontre jusqu'à l'évidence le caractère vital de la fermentation. La fermentation est œuvre de vie et non œuvre de mort ; c'est l'œuvre d'êtres vivants infiniment petits : ferments, vibrions, bactéries, microbes, ouvriers invisibles qui, par leurs mutations incessantes, assurent et règlent la circulation de la vie à la surface du globe. Son génie captivé se livre tout entier à l'étude de ce monde nouveau ; il apprend peu à peu à manier ces microbes et à les recueillir à l'état de pureté ; il les cultive sans addition d'aucun autre ferment dans un milieu lui-même pur de tout microbe et démontre que chaque fermentation est l'œuvre d'un ferment particulier ; il modifie à son gré ces menus organismes, dégage leur individualité parfois cachée sous de multiples formes, détermine les conditions de leur vie et de leur développement, en devient l'arbitre absolu. Il dévoile le secret de leur origine et, par une de ces « preuves sans réplique » qui lui étaient familières, il ruine définitivement l'antique hypothèse de la génération spontanée, comme il avait ruiné les théories de Liebig et de Berzélius. Comme la Science ne déroge pas en tâchant d'être utile, il ne laisse à personne le soin de déduire les applications pratiques de ses découvertes ; il asseoit sur des bases scientifiques la théorie de la fabrication du vinaigre, il enseigne à connaître et à combattre les maladies des vins et de la bière. Et lorsqu'en 1865, sur les conseils de Dumas, il entreprend ses études sur les maladies des vers à soie, c'est encore des êtres microscopiques qu'il va poursuivre victorieusement, enrayant un fléau qui menaçait de priver notre pays d'une de ses plus riches industries et qui avait déjà semé la misère et la désolation dans maint département du Midi de la France.

Tant de labeurs vinrent à bout de sa vigoureuse santé ; au mois d'octobre 1868, il fut frappé d'hémiplégie. La paralysie qui envahissait peu à peu ses membres respecta sa belle intelligence ; il vit venir la mort sans défaillance : « Je regrette de mourir, disait-il à Sainte-Claire-Deville, j'aurais voulu rendre plus de services à mon pays. » Et cachant ses appréhensions pour tromper la douleur des siens, il profita des derniers jours qu'il croyait encore avoir à vivre pour dicter à Madame Pasteur une dernière note sur les travaux qui le préoccupaient. La mort ne vint pas, mais il resta frappé en pleine vigueur, à l'âge de quarante-cinq ans ; sa main gauche fut toujours inhabile et il conserva jusqu'à la fin cette démarche de blessé que n'ont pas oubliée tous ceux qui l'ont connu. Que d'étapes glorieuses ce blessé avait encore à parcourir !

A peine était-il remis de cette rude épreuve que de nouvelles tortures assaillent son âme de patriote. C'était au lendemain de la déclaration de guerre de la Prusse ; les premières défaites le jettent dans un profond désespoir ; pour la première fois de sa vie, il n'a plus la force de travailler. Et pendant qu'il envoie son fils faire son devoir à l'armée de l'Est, lui, l'infirme glorieux dont les mains débiles sont impuissantes, rend à la Faculté de Bonn son titre de docteur allemand et s'enferme comme un vaincu dans sa petite maison d'Arbois pour y pleurer en silence sur les désastres de la patrie. Toutefois le découragement ne pouvait avoir raison d'une âme aussi robuste ; il se ressaisit vite et son cerveau enfante de nouvelles merveilles. La paix vient d'être signée, il a hâte de rentrer dans son laboratoire de la rue d'Ulm afin de

mettre à exécution les projets d'expériences qui se pressent dans son esprit ; mais Paris commence à se débattre dans les convulsions de la Commune et il est obligé d'attendre. Son élève M. Duclaux, alors professeur à la Faculté de Clermont, lui offre son laboratoire. Pasteur accepte avec empressement : « J'ai la tête pleine des plus beaux projets de travaux, lui écrivait-il d'Arbois le 29 mars 1871 ... La guerre a mis mon cerveau en jachère. Je suis prêt pour de nouvelles productions ... Pauvre France, chère patrie, que ne puis-je contribuer à te relever de tes désastres ! » L'avenir lui réservait sur ce point de profondes satisfactions et il eut la joie d'entendre dire par Huxley que ses travaux avaient plus rapporté à la France que n'avait coûté l'indemnité de guerre. Dès son arrivée à Clermont, Pasteur se met à l'œuvre et, par une série de découvertes merveilleuses sur les maladies de la bière, il oppose au sort des armes qui avait trahi sa chère patrie une victoire scientifique qui enlevait à l'Allemagne sa supériorité dans la fabrication de la bière.

En réalité ses « Etudes sur la bière » avaient plus de portée ; elles n'étaient pas seulement la dernière pierre de cet édifice de la fermentation si laborieusement élevé par Pasteur, elles mettaient surtout entre ses mains une méthode d'une incomparable sûreté qui, appliquée à l'étude des maladies virulentes, allait provoquer une révolution scientifique bien autrement grande.

La fermentation conduit Pasteur à la maladie virulente. L'une et l'autre présentent dans leurs causes et dans leurs manifestations des rapports étroits que Robert Boyle avait prévus, que Pasteur pressentait depuis longtemps et qu'il allait mettre en pleine lumière par ses études sur le charbon. Avant les travaux de Pasteur, la maladie éclatait avec une telle soudaineté et sévissait avec une telle violence que l'hygiène restait désarmée devant ces épidémies qui décimaient les troupeaux. Davaine et Rayer avaient découvert, en 1850, dans le sang des animaux charbonneux des bâtonnets microscopiques, immobiles et transparents ; mais ils n'avaient établi aucune relation entre ces bâtonnets et le charbon lui-même. Pourtant, en 1863, après la lecture du mémoire de Pasteur sur la fermentation butyrique, Davaine se ravise et reconnaît que ces microbes sont la cause du mal, le virus inoculable de la maladie ; il leur donne le nom de *Bactéridie charbonneuse*. Plus tard, le Dr Koch cultive ces microbes en dehors de l'organisme ; ilensemence avec du sang charbonneux quelques gouttes d'humeur aqueuse, réalise huit cultures successives et montre que la huitième génération, inoculée aux animaux, donne un charbon mortel.

Malgré ces remarquables expériences, on contestait encore en 1876 que la bactéridie fût la cause du charbon. Les esprits n'étaient pas mûrs pour la doctrine parasitaire des virus : ici, comme dans la fermentation, dominait tyranniquement la théorie de Liebig qui voyait dans les virus des substances chimiques élaborées par la matière vivante en voie d'altération. On objectait à Davaine et à Koch qu'en inoculant leurs animaux soit avec du sang charbonneux, soit avec des culturesensemencées de sang charbonneux, ils avaient introduit dans le corps de ces animaux le seul virus actif, le virus amorphe contenu dans les globules ou le liquide sanguin. Quant à la bactéridie, on la traitait en quantité négligeable, tant on était loin d'imaginer que ces microbes, si faibles dans leur infinie petitesse, pouvaient devenir redoutables par leur nombre et terrasser les plus robustes organismes.

C'est à ce moment que Pasteur intervient avec sa vigueur accoutumée ; il renverse du premier coup l'ancienne conception des virus. Avec une goutte de sang charbonneux ilensemence non plus quelques centimètres cubes d'humeur aqueuse, mais des litres d'un milieu nutritif, pur de tout germe, où la bactéridie pullule abondamment. Il prend une trace de cette première culture et, avec elle,ensemence une seconde culture tout aussi abondante ; il poursuit ainsi

jusqu'à la vingtième, jusqu'à la centième génération. Une trace de cette centième culture donne un charbon mortel. Qu'est devenue la goutte de virus primitif, noyée dans ces flots de liquide ? Qu'en reste-t-il dans cette centième culture, mortelle cependant aux doses les plus minimales ? Le virus au lieu de s'atténuer en se diluant s'est reproduit ; c'est un être vivant, c'est la bactériémie elle-même ; c'est elle qui tue, et non le liquide dans lequel elle nage, toujours inoffensif pour les animaux. Jamais, dans l'étude d'une maladie contagieuse, la médecine n'avait connu une telle précision, une telle rigueur : la contagion est la transmission d'un microbe parasite du sujet malade au sujet sain. La virulence tient à la vie comme la fermentation. Pas plus que la fermentation, la virulence n'est spontanée : le virus vient du dehors, la contagion peut être évitée. Et Pasteur explique aux éleveurs de la Beauce, terre classique du charbon, la persistance de l'épidémie, la brusquerie de ses apparitions, l'irrégularité de sa marche ; il leur montre ces « champs maudits » où sont enfouis des cadavres d'animaux charbonneux, et où se perpétue la bactériémie, non pas, sous sa forme végétative, délicate et fragile, mais sous sa forme reproductrice, conservant indéfiniment, sous les apparences de la mort, une étincelle de vie toujours prête à jaillir.

Pasteur veut aller plus loin ; il ne lui suffit point de connaître le mal, il prétend le réduire à l'impuissance ; il rêve de s'attaquer à la virulence même et de la soumettre aux ordres de la Science. Avec cette faculté, qui fut aussi une des forces de son génie, de pouvoir concentrer sa pensée sur un sujet et de l'y tenir obstinément fixée, il y pensait toujours. Pourquoi les maladies virulentes ne récidivent-elles pas ? Pourquoi la vaccination jennérienne est-elle restée un fait isolé dans la Science ? Quel rapport y a-t-il entre la vaccine et la variole ? L'une et l'autre nous sont inconnues dans leur essence ; mais d'autres virus nous ont livré leur secret, se sont laissés domestiquer, sont là dans leur prison de verre à la portée de l'expérimentateur. Ne peut-on les modifier, les affaiblir et inoculer une maladie bénigne qui mette à l'abri de la maladie mortelle ?

Un de ces hasards heureux, qui ne visitent que ceux qui le méritent, conduisit Pasteur à l'atténuation des virus, superbe couronnement de cette œuvre grandiose. En étudiant le microbe d'une autre maladie contagieuse (le choléra des poules), il constate que les cultures de ce microbe, très meurtrières quand elles sont récentes, perdent peu à peu leur virulence, quand on les conserve au contact de l'air à la température de 37°. Une culture qui a vieilli dans ces conditions ne tue plus les animaux inoculés ; elle leur donne une maladie bénigne dont ils guérissent toujours. Une fois rétablis, ils pourront subir l'inoculation du virus le plus mortel ; ils ne périront pas, ils ont l'immunité. Cette découverte avait une importance capitale au point de vue de la Science pure : elle démontrait la possibilité d'atténuer artificiellement un virus et de vacciner préventivement par ce virus atténué. Pasteur se hâte de contrôler l'étendue de sa découverte en l'appliquant au charbon. Il se heurte d'abord à une difficulté imprévue dont il finit par triompher. La vaccination charbonneuse résiste depuis quatorze ans à l'épreuve de la pratique ; elle a réduit à des proportions insignifiantes les pertes causées par le fléau. La découverte de Jenner, pour admirable qu'elle soit, née du hasard, était restée sans fécondité ultérieure ; Pasteur créait une méthode prophylactique d'une prodigieuse puissance, transformant le virus mortel en virus préservateur, et trouvant dans le mal lui-même le remède de la maladie.

Toujours infatigable, Pasteur avait déjà entrepris ses études sur la rage et se préparait à doter la Science d'une de ses plus belles conquêtes humanitaires du siècle. La rage fait peu de victimes chez les hommes ; mais elle se manifeste par de telles souffrances qu'elles expliquent la frayeur qu'elle a inspirée de tous temps. Pasteur, en choisissant ce sujet d'études, espérait

rendre un service à l'humanité et démontrer la solidité de ses doctrines. Il ne doute point que la rage ne soit une maladie microbienne, et il s'attache avant tout à trouver ce microbe pour le soumettre aux procédés ordinaires d'atténuation. S'exposant avec une sereine indifférence à la maladie qu'il veut combattre, il interroge avec anxiété la bave, les humeurs, les tissus des animaux rabiques ; les investigations les plus minutieuses, les procédés de coloration les plus délicats restèrent vains ; on ne connaît pas encore aujourd'hui le microbe de cette redoutable maladie. Son génie vaillant ne se décourage pas ; armé de sa méthode, il va poursuivre un invisible ennemi. Il sait déjà que le virus rabique n'existe à l'état de pureté que dans les centres nerveux, que, pour donner aux chiens la rage à coup sûr et au bout d'un temps rigoureusement déterminé, il faut déposer le virus dans la substance cérébrale elle-même. Il peut ainsi transmettre la rage à d'autres animaux, comparer la puissance virulente de leurs centres nerveux, cultiver le virus rabique dans le tissu vivant comme il avait cultivé les autres virus dans des milieux artificiels ; il découvre bientôt que chez certaines espèces (le lapin), la virulence s'exalte par le passage d'un animal à l'autre. Il possède donc dans la moëlle de ces animaux un milieu de culture favorable au virus rabique, et, puisque ce terrible inconnu ne s'est pas laissé surprendre, puisqu'on ne peut le combattre par les procédés ordinaires, Pasteur, avec une ingéniosité merveilleuse, se décide à l'atténuer dans le milieu de son choix, dans la substance nerveuse. Des moëlles rabiques exposées dans un milieu sec à la température de 23° s'atténuent lentement et, au bout de quatorze jours, se trouvent complètement inactives ; si on inocule ces moëlles aux chiens en partant des plus atténuées et en allant jusqu'aux plus virulentes, on rend ces chiens réfractaires à la rage, on les vaccine, on les guérit même après morsure.

A ce moment fut conduit à Pasteur, pour être traité, un jeune berger alsacien, Joseph Meister, grièvement mordu par un chien enragé. Malgré sa foi dans la méthode expérimentale, qui lui avait donné des succès si constants, Pasteur hésite à inoculer Meister. Il s'entoure d'abord de conseils éclairés, et, persuadé que l'enfant est inexorablement voué à la mort, il entreprend son traitement, non sans de cruelles inquiétudes : le petit berger de l'Alsace fut sauvé.

Ce fut un élan d'enthousiasme admirable. La reconnaissance de l'humanité tout entière lui est acquise ; du souverain éclairé au plus humble artisan, tous apportent le large présent ou la modeste obole, tous veulent contribuer à élever à son génie un monument digne de lui. Cependant les malades, venus de toutes les parties du monde, affluaient à son laboratoire ; dès ce moment tout repos fut perdu pour Pasteur ; chaque victime lui causait une anxiété nouvelle, chaque cas désespéré lui faisait partager les angoisses de ses malades. Sa santé, depuis longtemps chancelante, déclina avec rapidité ; il ressentit douloureusement les violentes attaques qui éclatèrent alors contre la méthode antirabique ; bientôt il dut renoncer au cher séjour du laboratoire pour se reposer dans l'affection des siens. Cette inoubliable fête du Jubilé de Pasteur, où les savants du monde entier discernèrent à l'envi le titre de bienfaiteur de l'humanité à celui que ses compatriotes avaient chargé d'honneurs, cet hommage suprême adoucit les dernières amertumes et lui donna une joie profonde. Ce fut le rayon de soleil qui dora la fin de cette noble existence ; elle s'éteignit doucement à Villeneuve-l'Étang le 28 septembre de l'an passé. Pasteur était dans sa soixante-treizième année de son âge.

Cet esprit sublime n'a pas disparu tout entier ; s'il a emporté avec lui ce don créateur qui a ébloui notre siècle, il a laissé sur sa tombe l'instrument merveilleux à l'aide duquel il a prodigué sans compter les trésors de son génie, je veux dire une méthode d'une magique puissance, et qui subsiste entière après lui, toujours capable de rendre de nouveaux services, toujours prête, entre des mains habiles et patientes, à répandre sur l'humanité des inappréciables

bienfaits. Et déjà les découvertes se multiplient, étendent chaque jour le domaine si vaste de la science créée par Pasteur. Des savants, accourus de tous les points du globe vers de coin de la grande ville pour puiser à la source même la doctrine incontestée, se dispersent sous toutes les latitudes et font connaître l'un après l'autre les agents de presque toutes les maladies contagieuses. Ils enseignent, eux aussi, modernes apôtres, par toute la terre. Déjà l'un des plus chers et des plus illustres disciples du Maître, dont le nom est sur toutes vos lèvres, en isolant les poisons microbiens, a ouvert la voie à la découverte des antidotes de ces poisons et a contribué à fonder une méthode curative d'un pouvoir illimité. La sérothérapie triomphait hier de la diphtérie ; aujourd'hui, elle est maîtresse de la fièvre puerpérale ; demain, c'est au choléra lui-même qu'elle s'attaquera, et elle écartera pour jamais de l'Europe les menaces terrifiantes du plus impitoyable des fléaux.

A cette vie studieuse faite de travail patient et de succès légitime, la noblesse du caractère ajoute encore un surcroît de beauté ; elle reflète l'image de toutes les vertus chères aux âmes tendres et fortes. Pasteur eut la vénération du foyer paternel et la religion de la famille et il reporta constamment sur les siens les hommages rendus à ses seuls mérites. Il aima la science pour elle-même, sans aucune arrière-pensée de profit ou de gloire, avec un absolu désintéressement. Il la servit passionnément pour accroître la prospérité et la gloire de sa patrie. Et lorsque le cours de ses travaux l'eut mis en face de la souffrance désarmée, son âme apitoyée se livra sans réserve au secours des misérables et ne sut plus déshabituer de les soulager. Pour les humbles, indifférents aux secrets de la science pure, la gloire de Pasteur restera faite de souveraine bonté et d'heureuse commisération ; et s'il naissait parmi nous, comme dans la vieille Grèce, des poètes lyriques habiles à chanter les héros, le modeste savant ne ressusciterait pas à nos yeux sous les traits que bientôt reproduiront le bronze ou le marbre, mais avec le visage énergique et la fière assurance de ces demi-dieux que les fables antiques nous montrent descendant sur la terre, afin de combattre et de vaincre la maladie, la douleur et la misère humaine.

## **Ferdinand PECHOUTRE**

(1859- )

*Agrégé de sciences naturelles (1887)*  
*Professeur à Buffon (de 1894-1895 à 1903-1904)*  
*précédemment Professeur au Lycée de Bordeaux*